

Témoignage de Gilbert Aubry, ouvrier serrurier, originaire de Blois-Bas-Rivière, N.N. 98.975.

Février 1944. — Je suis requis pour le S.T.O. boche. Mon groupe de Résistance (F.U.J.P.) Jeunesses patriotes, rattaché au F.N. m'évacue vers une planque en Sologne. Je suis conduit à la Ferté-Imbault par Raymond Barbier (Étienne) mon « contact » dans la Résistance. J'arrive chez les parents à Dédé, André Salmon, puis chez l'un de ses camarades Rhomer André. Officiellement je suis réfractaire. L'organisation me charge de convoyer du matériel de propagande anti-nazi entre Paris et Blois. Je fais plusieurs fois la navette avec deux valises et je m'en tire assez bien.

A la Ferté-Imbault, je partage ma chambre avec André Rhomer. Celui-ci, en manipulant mon pistolet 7,65 me blesse gravement au ventre le 3 mars 1944. Devant la gravité de la blessure, le revolver est caché et nous convenons rapidement de l'attitude à adopter en cas d'enquête. Le revolver a été trouvé sur la route, en le manipulant une balle est partie.

Les parents d'André Rhomer me font transporter à Vierzon, où je suis opéré. Mais comme il est d'usage dans ces circonstances, le Docteur Patry, qui avait effectué l'opération doit faire la déclaration d'avoir eu à opérer un blessé par arme à feu, d'où le départ d'une enquête de la Gestapo.

Nous maintenons la version de l'arme trouvée. Je ne suis qu'un simple réfractaire innocent de toute activité de Résistance. Mon état ne permet pas d'interrogatoire, avant de longs jours. Le chirurgien découvre 11 perforations intestinales, mon état est jugé désespéré. Le personnel de l'hôpital, les sœurs en particulier, décident de m'administrer les derniers sacrements que j'apprendrai à appeler désormais communément « Le bulletin de sortie ». Mes parents sont prévenus, de manière à me voir vivant une dernière fois, avant le grand voyage dont je suis cependant revenu. Je suis transféré à Blois dans un état comateux à la clinique du Docteur Brun qui tenta l'impossible et me conserva la vie. Lorsque je sortis du coma, les agents de la Gestapo qui ne m'avaient pas perdu de vue et avaient interrogé Rhomer, vinrent demander au docteur Brun si je pouvais être interrogé et éventuellement transporté. A cette seconde question, le Docteur répondit négativement. Je fus donc interrogé à la clinique et la chanson du revolver trouvé continua. Cependant le docteur m'avait averti que les boches demandaient mon transfert et ajouta

qu'il n'était pas chargé de me surveiller. (A moi de comprendre que je pouvais me sortir de là par mes propres moyens, le docteur fermait les yeux). Mes camarades étaient venus aussi me voir et avaient préparé ma sortie clandestine. Je refusai cette solution, considérant que je n'étais plus apte à la lutte et craignant surtout que mon père soit déporté à ma place. Je restai donc, malgré les possibilités d'évasion. Le 4 avril 1944, les boches vinrent me chercher et me transférèrent à la prison de Blois, rue Dessaignes où je fus enfermé en cellule. Quelques jours après, ce fut un nouvel interrogatoire à la prison. Les Allemands vinrent avec un juge ou autre citoyen, revêtu d'un uniforme.

De nouveau ce fut la chanson du revolver trouvé, mais ces messieurs avaient des renseignements précis et lorsque j'eus débité ma thèse, ce furent eux qui reprirent l'épisode et ils me dirent exactement les faits et quelles étaient mes activités avant ma blessure. Ils me précisèrent même leur source d'information en me citant le nom d'un inconnu de Blois que je devais rencontrer plus tard au Struthof. Malgré l'évidence des faits, je continuai à nier et à affirmer que je ne faisais partie d'aucun groupe ou réseau de Résistance, que je n'étais qu'un pauvre réfractaire au S.T.O., victime d'un accident stupide. Cependant mon sort était scellé. Je me savais perdu, mais au fur et à mesure que mes forces revenaient, la volonté de lutte reprenait et je me jurai de ne jamais prononcer le nom d'un camarade. Je savais qu'en me taisant même devant la mort, ou des preuves évidentes, je servais la cause plus fortement encore que mes copains qui continuaient la lutte. Cette idée me galvanisa et ne me quitta plus.

A la prison, j'étais voisin de cellule avec Marchand¹, Maurice Caillard et Robert Auger, de Blois. J'étais à la cellule 38. Robert Augé à la 40. Nous parlions ensemble dans le langage des prisons et jusqu'à son dernier voyage, les Allemands ne le laissèrent en repos. Je me souviens, la veille de son exécution, le 18 avril 1944, les Allemands vinrent lui annoncer qu'il serait fusillé le lendemain matin. Ils annoncèrent cela comme une bonne nouvelle à l'avance pour nous en faire profiter, et à partir de cet instant, ils ne le quittèrent plus, toute la nuit jusqu'au lendemain matin. Les sentinelles firent les cent pas devant la porte de sa cellule comme pour lui dire « N'oublie pas, c'est à l'aube ».

Le lendemain je fus transféré dans sa cellule, la 40 et j'y trouvai son dernier mégot de « voltigeur » qu'il avait fumé

1. René Marchand était l'hébergeur du responsable des F.U.J.P., « Etienne » ou Raymond Barbier ; tous deux moururent « Nuit et Brouillard »

dans la nuit. Je ne devais prendre connaissance de sa dernière lettre que deux ans plus tard à mon retour d'Allemagne.

Dans cette sinistre prison de Blois, je retrouvai Raymond Barbier (Etienne), qui était mon « contact » dans la Résistance, arrêté avec d'autres camarades, Guy Péan, Dubois Gérard, Terry Pierre, de Blois, nous devions être déportés ensemble au Struthof et Dachau.

Je restai trois mois à la prison de Blois, mon seul contact avec l'extérieur, je le dus à l'infirmier Beauvoir qui fut le seul gardien ayant une attitude humaine à mon égard. Beauvoir me faisait passer des lettres qu'il allait chercher chez mes parents en Bas-Rivière. Il le fit malgré les risques mortels qu'il encourait. Grâce à lui je pus retremper définitivement mon moral et tenir tête aux gardiens fascistes qui furent pour le gamin que j'étais, de véritable tortionnaires. Ma blessure au ventre n'était pas cicatrisée, elle suppurait toujours. Je ne pouvais m'en sortir qu'à force de soins. J'avais des pansements sur la plaie en permanence, cependant les gardiens français me laissèrent au « mitard »⁽¹⁾ deux jours et deux nuits avec les menottes dans le dos, c'est-à-dire pour manger, dormir et faire mes besoins, et leur distraction était de venir me voir manger comme une bête, le bord de la gamelle serré entre mes dents, pour en boire le jus avec des contorsions désespérées, car je n'avais droit qu'à une soupe légère et au pain sec.

Pour dormir, pas de paille, juste les planches et toujours les menottes dans le dos. Un jour les gardiens me surprirent au moment où je faisais mes besoins. Cette simple nécessité était pour moi un supplice, à cause de la gravité de l'opération subie. Ces hommes se distrayaient de mes douleurs et de mes contorsions et l'un d'eux le gardien Chaignon me tendit ironiquement une feuille de papier à cigarette pour m'essuyer. J'étais jeune, la blessure morale fut atroce, je ne pouvais pas croire qu'il existait de tels Français. La mort m'ayant épargné, j'ai eu le loisir de comprendre par la suite que le fascisme n'était pas l'apanage du seul peuple Allemand.

Je trouvais cependant la parade au supplice. Je réussis à ramener mes bras devant moi et avec l'épingle de mon pansement, je soulevais le cliquet des menottes. Désormais je les ouvrais le soir pour dormir et je les remettais le matin avant l'inspection en remerciant intérieurement mes parents de m'avoir appris le métier de serrurier.

Au début juillet ce fut le départ pour Fresnes où j'ai

1. Cachot.

transité neuf jours puis un beau matin embarquement par le train. Nous devions arriver le lendemain dans une petite gare au pied des montagnes vosgiennes à Rothau et de là les S.S. avec des chiens nous firent marcher sous bonne escorte les 8 km qui devaient nous conduire au Struthof (Natzwiller).

Le camp d'extermination était le seul de ce genre situé en France. Il était construit à flanc de montagne à 800 mètres d'altitude dans un décor magnifique et l'on ne pouvait manquer de penser au génie du mal qui avait choisi ce site comme lieu de génocide. C'était une usine de mort conçue à la méthode nazie. Figurez-vous 15 baraques de bois dans lesquelles s'entassaient quelques 5.000 détenus, le tout dans un espace de 150 mètres de large sur 250 mètres de long, une double enceinte de barbelés électriques, dominés par 9 miradors, gardés par des S.S., le doigt sur la gachette de la mitrailleuse. Rien n'a été oublié ou laissé au hasard. A l'intérieur de cette prison une autre prison, les cellules, les potences bien en évidence pour les exécutions publiques. Les plates-formes d'appel, le chenil des chiens S.S., le ravin de la Mort, la carrière du travail forcé, le crématoire où finit le cauchemar, et, hors des barbelés, le camp des gardiens. La villa du sinistre commandant Kramer qui possède une piscine personnelle, à l'usage de ces criminels de haut grade que sont les chefs S.S. La chambre à gaz pour exécutions massives est située également en dehors du camp. Ce qui nous frappa à l'entrée, ce furent les portes situées à la partie supérieure du camp, portes bardées de barbelés, flanquées de miradors. Le camp s'étageait sous nos yeux, en gradins taillés dans la montagne avec des baraques et des places d'appel superposées comme les marches d'un gigantesque escalier. Tout en bas, au bout du camp, une grosse cheminée fumait. Les S.S. arrêterent notre colonne, devant l'entrée. L'un d'eux montra les portes, puis la cheminée et nous dit « Vous entrez par ces portes et vous sortez par cette cheminée ». Ce n'était pas une vantardise de sa part. Si nous ne sommes pas tous passés par la cheminée, c'est tout simplement que l'avance foudroyante des troupes alliées, aidées par la Résistance, ne laissa pas aux boches le temps de nous tuer tous.

Avec méthode, nous passons d'abord à la douche et désinfection, tondus à ras et affublés des vêtements les plus disparates, de véritables chiffons rayés de couleurs, avec de grandes croix à la peinture rouge dans le dos, des barres rouges devant les jambes de pantalon et dans le dos les deux lettres (Nuit et Brouillard). Ensuite c'est la photo d'identité avec le numéro matricule sur la poitrine. Nous ne sommes plus des hommes,

simplement des numéros qu'un secrétaire scrupuleux rayera bientôt sur une liste, et, cependant dans cet enfer qui commence, il nous faudra lutter pour la vie, pour conserver notre dignité d'homme, pour ne pas sombrer dans la déchéance bestiale qui doit marquer nos étapes vers la mort. En ce qui me concerne, je suis terriblement handicapé au départ, ma plaie à l'abdomen est mal cicatrisée. Sur 20 cm de cicatrice, je n'ai eu que trois sutures, mon état étant jugé désespéré lors de l'opération, le strict minimum d'agrafes avait été posé, aussi, le travail à la carrière à flanc de montagne fut un véritable calvaire. Il fallait transporter les blocs de pierre à dos d'hommes. Nous devions franchir l'enceinte du camp, aller à la carrière au dehors pour redescendre en bas du camp, portant des charges considérables. Ce qui était pénible pour mes camarades, devenait atroce pour moi, car dès le début de ce travail, ma plaie s'était rouverte et j'eus une éventration. A chaque effort, même minime, une boule grosse comme le poing se formait et j'étais obligé de me bander le ventre avec des moyens de fortune, morceaux de toile et bouts de ficelle, pour ne pas avoir les intestins dehors. Il n'était pas question de bandages ou ceintures spéciales, cela n'existait pas et avouer une faiblesse signifiait rapprocher l'heure de la mort.

Ajoutez à cela une nourriture pour régime amaigrissant, le matin, eau noirâtre baptisée café, quelquefois un petit morceau de « boule ». Le midi un litre d'eau avec quelques feuilles de betteraves ou morceaux de navets, quelquefois des pommes de terre, dont les porcs n'auraient pas voulu. Le soir, un morceau de pain noir, 100 grammes environ et un morceau de margarine synthétique (ersatz).

Du matin 4 heures au soir 19 heures, nous sommes debout, appels interminables dans la brume glacée du petit jour, sous la pluie battante, sous la neige, par le froid cruel, appels du soir, sous la lumière crue des projecteurs, soutenant les camarades épuisés, manque de sommeil, famine organisée, brutalité des kapos (kamerads polizei) détenus surveillants frappant à tour de bras, à coups de nerf de bœuf (goumis) ou de manches de pioches.

A ce régime, j'avais maigri de 20 kg en deux mois.

Décrire dans le détail l'horreur du régime des camps de la mort est au-dessus de mes forces. A l'évocation de ces souvenirs, un immense chagrin m'envahit et cela devient insupportable et intolérable de ne plus trouver les mots, aussi j'emprunterai les témoignages écrits de notre Comité National de Struthof édités en plaquette à la mémoire de nos frères morts dans les camps nazis.

Le Professeur Simonin, ancien du Struthof évoquait ainsi à la Libération, l'atmosphère dantesque du camp.

« Nous voyons des équipes de travail affamées, des squelettes mouvants portant les pierres, les poutres, les planches ou les gazons des hauteurs environnantes pour la construction de leur propre prison. Nous entendons les voix hystériques des S.S. abrutis qui ne cessent de pousser leurs esclaves vers des efforts toujours renouvelés, des efforts surhumains qui conduisent inévitablement vers la déchéance physique et morale, vers une mort atroce, loin de leur patrie, loin de tous les êtres chers.

Nous voyons arriver 180 Français « NN » habillés dans des chiffons rayés de couleurs. Nous les voyons tomber sous le poids de leur brouette, se relever, retomber, mouillés sous les averses d'eau, étendus par terre, leurs yeux pleins de frayeur devant cette volonté de les liquider, en quelques jours d'une façon « normale » et rien que par le travail. Nous voyons leurs plaies purulentes, les vers dans leur chair vivante et les cercueils qui les portent vers le crématoire. Nous entendons les mitraillettes qui ont tué ceux qui opposaient une résistance physique trop forte, poussés du haut d'un talus, par les coups de pieds d'un kapo bestial.

Nous voyons ces Russes, menottes aux mains, avant bras gonflés et ensanglantés, se promener devant leur baraque des jours et des nuits avant de donner leur vie suspendus à la corde, aux poutres du crématoire.

Ici, à gauche, une cinquantaine de jeunes femmes et filles ont été enfermées derrière une seconde clôture de fil de fer barbelé. Un soir, elles sont parties vers la chambre à gaz du Struthof, mourir « pour la science allemande » pour les recherches des Docteurs prussiens de la « Reichs Universitat » de Strasbourg. Nous entendons aussi les notes joyeuses de l'orchestre, jouant à côté du crématoire où passaient les cercueils des morts de la journée. Je vois le même commandant Kramer, là-haut sur la plate-forme avec ses acolytes S.S., à côté de la potence, devant le corps en convulsions d'un malheureux pendu. Je vois l'ignoble figure grimaçante qui crie froidement avec un mépris sans pareil, au-dessus de la tête des prisonniers rassemblés : « Cela ne me ferait rien à moi de vous faire pendre l'un après l'autre « comme celui-là ! ».

Voici encore un témoignage, celui du docteur Goude, un ancien du Struthof qui écrit « La Tragédie de la déportation ».

« J'arrivai au camp du Struthof le 19 mai 1944, avec un groupe de sept intellectuels. A notre entrée, nous fûmes tout

de suite impressionnés par nos frères de misère, leurs démarches d'automates, la fixité de leurs regards, leur aspect squelettique indescriptible et inégalé ailleurs. J'ai connu beaucoup de camps (Buchenwald Natzwiller, Wesseling, Dachau, Auschwitz) nulle part je n'ai ressenti de pitié plus douloureuse qu'au Struthof.

Ce qui nous intrigua dès l'abord. Ce furent d'immenses lettres « NN » barbouillées en rouge sur les vêtements... C'étaient des hommes complètement retranchés du monde civilisé. Ils ne recevaient ni courrier ni colis, ni nouvelles extérieures. C'était l'abrutissement complet, le travail forcené, la furieuse brutalité des kapos et des chefs de bloks. Les détenus ne bénéficiaient pas des cinq heures effectives de sommeil, la vermine se chargeait de les troubler. Le repos dominical de l'après-midi était supprimé. Mais en revanche, la schlague toute la journée. Les chiens constamment sur les talons, la hantise de la moindre défaillance, la pitance diminuée, l'absence totale, au début, des soins médicaux, les redoutables expériences dites scientifiques, des greffes humaines et des chambres à gaz.

« Les détenus étaient occupés en montagne à des travaux de terrassement, sous la menace constante des matraques des kapos. Ces kapos, détenus comme nous, avaient réussi à obtenir du S.S. responsable un emploi privilégié. Ces kapos pour la plupart étrangers et prisonniers de droit commun, s'acharnaient sans réserve sur leurs compagnons d'infortune. La loi du camp voulait que sa population n'excédât pas un chiffre donné.

Le kapo se chargeait de l'exécution d'un certain nombre de détenus en suivant servilement les ordres reçus. Il repérait les plus affaiblis et s'acharnait sur eux, à l'aide de gourdins, avec une provocante cruauté. Il arrivait cependant que le résultat cherché n'était pas atteint au moment de la rentrée au camp. Le kapo poussait alors irrésistiblement dans la pente le détenu condamné. Dès que ce pauvre malheureux avait passé involontairement la ligne fictive du carré de travail, il était abattu par les sentinelles de connivence avec le kapo; sa fiche portait invariablement comme cause de décès « tentative d'évasion ».

Un autre témoignage, celui-là du docteur Ragot, extrait de son ouvrage « N.N » le docteur Ragot est décédé en septembre 1954 à 44 ans des suites de sa déportation.

« Noël vint... et il arriva alors que nous avons été dispensés deux jours de suite du travail de l'après-midi. Que le réveil fut retardé d'une heure. Il faut dire que nous avons quinze

jours auparavant, changé de kapo. Le nouveau était un (vert) droit commun allemand, détenu depuis de nombreuses années. Agé d'une cinquantaine d'années, il nous mène rondement, mais, à mon avis, il eut le grand mérite d'être juste.

« Séduit par nos chansons du dimanche, il nous demande d'organiser quelque chose pour la soirée de Noël et lui-même appareilla un sapin et des guirlandes, des petites bougies, s'il vous plaît. Des réjouissances étant prévues, qui consistaient surtout en supplément de nourriture. Il n'est pas besoin de dire que c'étaient celles qui nous intéressaient le plus. Mais il y en avait d'autres...

Dès midi en revenant du travail, on nous offre la première. L'esprit boche est ainsi conçu. L'inferral y côtoie le mystique. Deux potences sont dressées sur la plate-forme supérieure et devant tout le camp formé en carré, deux détenus furent pendus, pendaison lente sans chute de corps, par simple strangulation. Le supplicié met au moins deux minutes à mourir.

« Puis le spectacle terminé, cinq par cinq, nous avons défilé tête nue « Mutzen Ab » entre les deux corps se balançant à notre gauche et à droite, l'Etat-Major des S.S. où trônait Kramer, son éternel cigare au bec, avec leurs yeux de fous, se délectant et guettant les répercussions sur nous. Mais nous défilions, automates, indifférents, les yeux dans le vague, pensant surtout à la soupe qui nous attendait, servie et refroidissant dans les gamelles.

Cela ne nous a pas empêchés cinq minutes après de nous régaler de trois pommes de terre, dans un peu de sauce de viande, puis de chanter et de faire de la musique l'après-midi. On vivait, on mourait, on vivait en travaillant, en crevant de faim, mais en espérant.

On mourait hélas, souvent seul, sans camarade pour fermer les yeux, sans secours de religion pour les croyants, et les pauvres corps suppliciés, une fois partis en fumée, il ne restait à peine que le souvenir. »

Le 1^{er} septembre 1944, Blois était définitivement libéré et nous les Blésois du Struthof nous partions vers l'Allemagne. Quelques jours auparavant, les maquisards des Vosges du réseau « alliance » avaient décidé de lancer une attaque contre le camp pour nous délivrer. Ces patriotes avaient concentré 150 maquisards dans les proches forêts du Donon: mais l'affaire fut ébruitée, le maquis encerclé par les S.S. Près de 200 résistants furent faits prisonniers, acheminés au Struthof. Ils furent massacrés dans des conditions épouvantables et passés au crématoire immédiatement.

Durant trois nuits la cheminée du crématoire rougie par le feu, se détachait dans la nuit, sinistre et répandant son odeur de mort sur le camp et la montagne.

Ce premier septembre 1944, le rassemblement eut lieu au petit jour. Nous touchâmes nos vivres de route (une boule de pain et une boîte de singe pour cinq et pour trois jours de voyage) mais encore fallait-il se trouver ensemble dans le même wagon. Il y eut des wagons où la boule fut partagée en vingt et d'autres où ce fut une boule pour dix. Tout cela dépendait de la répartition des déportés à l'instant de l'embarquement dans les wagons car cela se faisait à coups de matraques. Les bourreaux frappaient pire que sur du bétail et les wagons à bestiaux furent pris d'assaut par notre pauvre troupeau apeuré qui cherchait à échapper aux coups. Nous étions 80 par wagon, 40 de chaque côté de la porte. Cet endroit demeurant interdit aux détenus, était réservé pour deux sentinelles, interdit également de se lever, nous devions rester tassés, accroupis ou assis, toute la durée du voyage. En général, ces « transports » comptaient parmi les supplices les plus raffinés des nazis, heureusement pour nous, celui-ci ne dura que trois jours. Nous avions acquis une habitude de la discipline et une expérience de l'horreur qui limita la mortalité.

Le manque de nourriture solide est dur à supporter, mais le manque d'eau est terrible, et nous n'avions pas d'eau. Pour faire nos besoins, nous nous passions les gamelles qui étaient vidées par les lucarnes, sans eau nous ne pouvions laver ces gamelles et trois jours plus tard nous les tendions souillées, mais avec empressement, devant la pitance servie à Dachau. Bien heureux d'avoir ces gamelles, car ceux qui en étaient démunis, tendirent leurs calots pour recevoir la nourriture infecte qui nous permettait de survivre.

Arrivés à Dachau, ce fut de nouveau les rassemblements d'identification et la nouvelle immatriculation. C'est au cours de cette opération que je vis pour la dernière fois mes camarades de Blois avec qui j'avais fait le voyage. Gérard Dubois, Pierre Terry et Raymond Barbier qui ne devaient pas revenir. Nous restions ensemble et je reçus le numéro 98.975. Leurs numéros respectifs furent donc les plus proches du mien. Cependant nous fûmes séparés définitivement. Je fus affecté à l'usine d'Allach, en commando, d'où je fus ramené à Dachau au mois de novembre pour une pleurésie double. Soigné aux douches et enveloppements glacés, je passai au block des tuberculeux. Deux semaines plus tard, je dus être opéré d'une occlusion intestinale et appendicite infectieuse dans des conditions incroyables. Ce n'était pas assez. Je contractai le typhus

et ne conserve de cette période qu'un souvenir assez vague, où la douleur n'existe plus, où pendant les rares moments de conscience entre les accès de fièvre à 40-41, je m'étonnais d'être encore vivant, dans un châlit qui tremblait avec tout mon corps. Je considère aujourd'hui le fait d'être vivant, comme une sorte de privilège inexplicable.

Ce qui est écrit reste, puissent nos enfants, aimer la vie et la liberté plus fortement encore que nous-mêmes. Viendra le temps où l'amour et la raison effaceront la haine. Alors seulement nous serons bien vengés.